

*Système 2*

# SATELLITES

à Retour vers la Base

4

LE PASSAGER

D'À-CÔTÉ

Aurel Malacki

Lad'AM  
Editions

janvier 2013

# Satellites 4

à Retour vers la Base

Le Passager d'à-côté

Aurel Malacki

Exemplaire RN000

En 1974, l'avenue principale de Nice était encore agréable et riche de trois noms. Pour les aînés qui, à vingt ans, connurent l'innommable du côté du Chemin des Dames, elle demeurait l'avenue de la Gare ; la plupart des Niçois continuaient de l'appeler Avenue de la Victoire, bien que rebaptisée huit ans auparavant par le maire d'alors, du nom de feu son *papa* qui administra la ville durant trente-sept ans. Il est dommage que nos gouvernants, souvent hantés par la pérennité de leur patronyme, ne se sentent en rien gênés de troquer des noms comme : *Rue du four obscur*, *Ruelle des amants du pont*, *Place du petit lavoir*, pour les leurs : Casimir Fourex, Xavier Lagousse, Maréchal Trogné.

Mais en ce premier soir de septembre, l'avenue de la Victoire me menait précisément à la gare, où j'embarquerais à bord du *Rapide 5844* pour un second séjour à Paris qui devait durer onze ans.

En fin d'après-midi, un violent orage d'arrière-saison avait nettoyé la ville de ses dernières macules estivales et chargé l'air de l'odeur rassurante de la terre mouillée. La chaussée miroitait sous les réverbères et les enseignes éclatantes des grandes brasseries, aux terrasses desquelles les ultimes jeunes et belles aoûtiniennes, en marcel et shorts savamment élagués, avaient rendu sa place à une clientèle plus coutumière et assise, elle aussi d'arrière-saison. Sur les élégants guéridons de marbre cerclé de cuivre, croque-monsieur et crêpes reléguèrent les salades et *ice-creams* à l'été suivant, tandis que sur les plateaux tournoyants des garçons en tenue, impeccables, les vins et spiritueux reprenaient dare-dare du service.

À près d'une heure du départ et moins d'un kilomètre de la gare, j'optai pour une halte au Grand Café de Lyon, délaissant son vieux rival, le Café de Paris, pour lui en préférer d'autres... sur Seine ceux-là. Je m'installai à l'intérieur près de la baie vitrée, comblé de pouvoir aussi très bien observer ce qui se passait à l'extérieur. Assez vite, un garçon aux cheveux brillantinés, la trentaine sonnée et me semblant connaître au point que je m'apprêtais à répondre à son salut, vint prendre la commande et la transmit le temps d'exécution de trois pas chassés bien coulés, aux abords du comptoir et de la caisse, aux deux derniers protagonistes de cette scénette dont j'étais l'auteur involontaire mais ravi. « *Un Genurç' à la onze, un !* » et le barman, petit chauve très mobile derrière le zinc, d'enchaîner de sa voix caverneuse sortie d'une impressionnante moustache en guidon : « *Un ç'traminer... bien Maurice ! Il arrive... le voilà !* » Quant à la caissière, établie dans une cinquantaine replète sans aucun espoir de ricochet, elle trônait sur sa chaise haute en reine incontestée de cette ruche. Cette hauteur, relevée encore par une indéfrisable d'opérette rousse chapeautant un maquillage extrême, pouvait aussi évoquer un phare vers lequel convergeaient, sans cesse, des galions chargés d'or et d'argent arrivant de tous les coins de la salle. À l'annonce de la commande, elle m'examina vite fait par-dessus ses fines lunettes dorées, d'un œil de

commissaire-priseur et laissa paraître un semblant d'approbation quant au choix du vin demandé. Cet égarement tôt passé, elle enregistra le ticket qu'il me faudrait acquitter et qui contribuerait à faire son miel, tout en énonçant : « *Voilà. À la onze, un Gewurztraminer, 3 francs 60. Bien* ».

En des gestes vifs et maîtrisés, Maurice<sup>1</sup>, le garçon, posa sur la table un sous-bock en bakélite anthracite, y déposa le verre de vin blanc, élané sur son pied vert, et plaça en retrait une soucoupe en métal argenté contenant le ticket de caisse. Nous nous remerciâmes mutuellement et reprîmes nos besognes respectives. Pour ma part, estimer ce vin d'Alsace connu, entre autres qualités, pour ses senteurs riches et complexes. Ses frères d'autres couleurs, d'autres terroirs, d'autres cépages, ne pouvaient m'en vouloir de ce choix, et ce fut avec l'assentiment de Saint-Estèphe, Saint-Émilion, Saint-Georges D'Ibry, Saint-Joseph, Sainte-Marie-la-Blanche, de Saint-Esprit et de tous les saints, que je poursuivis mon examen.

Benoît, un négociant en vins dont j'avais fait la connaissance *Chez Jujju*, rue Mazarine, lors de mon premier séjour à Paris, m'avait appris à traduire les quelques notes ressenties en examinant, humant et goûtant un vin, des plus remarquables aux plus furtives. Mais je devais rester dans cet apprentissage le piètre élève d'un maître qui ne se considéra du reste jamais comme tel. Parmi les plus grands, il s'en trouve parfois un, qui a la suprême élégance de se faire léger, discret, voire anodin<sup>2</sup>.

C'est bien sûr en catimini que je rendis mon verdict de blanc-bec : « Belle couleur jaune or, très parfumé, puissant, senteurs d'épices prononcées, de gingembre notamment, de girofle... mais aussi, senteurs de rose. Riche et long en bouche, très fruité, tendre, tout en restant sec. Le bouquet, intense, développe des arômes assez riches de mélanges de fruits secs, l'abricot dominant.» La bonne qualité du vin me fit presque oublier les deux degrés Celsius qu'il avait en trop, et son prix, lui aussi, en rien gelé.

Le sort de l'été se trouva soudain très mal engagé lorsqu'un cartel de veuves, ou apparentées, se présenta à la porte centrale de l'établissement. Bien que visiblement habituées de l'endroit, elles s'attardaient dans un ballet vacillant de pas de fausse hésitation et en des remplissages pour lesquels toutes excellaient. Ainsi accordaient-elles le temps au personnel, déjà très à la tâche, de déclencher à leur égard les civilités d'usage et de leur créer un passage qui ne serait que pour elles. C'est à cette occasion que Madame la caissière, rivalisant de tartuferie avec le directeur, crut dominer un sourire insoutenable, jamais vu ailleurs qu'au théâtre, mais qui passa très bien. Ce petit monde s'accommode tout à fait des situations les plus grotesques, pourvu qu'elles s'avèrent souriantes et ne soient en rien sincères.

Les fins lainages aux couleurs de fruits mûrs, les nuances précieuses des mises en plis, accordées à merveille aux toilettes et rubans des quelques toutous de compagnie, s'exprimèrent davantage, la porte passée, sous les feux du grand lustre. Dominant la troupe, quatre compositions de chapeaux à aigrettes et autres tremblotantes houppes, presque hardies dans ce qu'elles avaient de suranné, ouvrirent la piste ; les fatales bêtes à concours arborées de coutume, en guise de pelisses, n'étant pas encore de sortie en ces tièdes soirées de fin d'été. Puis, le groupe s'avancant, les onguents chargés de fards crevassés se dévoilèrent. Les lourds parfums musqués, ou trop sucrés, comme confits, persistèrent dans son sillage, presque palpables.

En bout d'allée, éminemment burlesque sur ses talons bottiers et dans son froc trop étroit, en majesté, le patron offrait sa personne au cortège de vieilles, sa face douceâtre de béatifié en proue. Après quelques ronds de jambe et effleurements de courtoisie dosés, il escorta ses chères clientes jusqu'à un endroit reculé de la salle qui s'avéra leur être dévolu, au même titre que les soins d'un garçon au zèle familial, répondant au surnom de Michou et apparemment très entiché de ses fesses. Après les courbettes de mise, au prix de bouffonneries rituelles, celui-ci ne tarda pas à arracher à celles-là les gloussements non moins ordinaires, qui faisaient écho à ceux émis la veille tout en augurant ceux du lendemain. Ce monde étriqué et peu fécond, a encore la faculté de simuler l'émerveillement dans les situations les plus dénuées d'intérêt, les plus éculées, et de toujours s'y trouver à l'aise. Enfin, la déférence mise par l'employé (somme toute assez triste derrière son masque) à inviter ces dames huppées à prendre place sur les banquettes de molesquine havane, acheva de les attabler à leur bavardage impérissable et leur âge avancé.

Lorsque les commandes de tartelettes aux myrtilles, de mille-feuilles, de babas, d'infusions (et un Marasquin !) transitèrent par le comptoir et la caisse, il était l'heure de me diriger vers d'autres espaces. Je réglai la note, sans omettre de laisser un pourboire cohérent et repris le chemin de la gare, sac à l'épaule, me demandant encore où j'avais bien pu rencontrer ce Maurice. Je penchais finalement pour une connaissance de mon père.

*« Attention, attention, le Rapide 5844, en provenance de Vintimille et en direction de Paris-Gare de Lyon, est annoncé au quai numéro deux. Également annoncé, quai numéro trois... »*, épelaît d'une voix métallique et cassée le haut-parleur de la salle des pas perdus. Mon billet de seconde déjà en poche, je dévalai l'escalier et m'engouffrai dans le souterrain menant aux quais, avec le sentiment de l'évadé laissant derrière lui l'ultime barrage. Sous la vaste verrière à double voûtes, depuis peu à l'arrêt, le train était soumis aux vérifications de routine. Sur le quai d'en face, d'autres cheminots s'apprêtaient à faire de même avec un monument de la vie du rail entrant en gare : la dernière locomotive à charbon mise en service par la SNCF. L'auguste machine accapara toutes les attentions lorsque sa

masse sombre émergea d'un nuage de fumée dense et argenté, pour s'immobiliser cent mètres plus loin en des grincements de freins et d'essieux terribles. Les puissants jets de vapeur produits en tous sens ajoutaient à ce spectacle démesuré, qu'en son temps, un Eisenstein en quête de modernisme n'aurait pas boudé.

Comme tombée du vitrage indigo, au bout d'un câble probable mais invisible, une horloge *Ato* à triple cadrans indiquait 20 h 57. Je me mis alors en quête de la voiture 7, où la place 18 du compartiment fumeurs n°3, m'attendait. C'est là, pensai-je, qu'avec le livre choisi pour la circonstance, tout me disposerait à oublier enfin ces ordres et repères chiffrés, comme autant de gages et de laissez-passer pour gagner *mon Paris*.

Mes quartiers de nuit repérés, il ressortait que six des huit places que comptait le compartiment étaient déjà occupées. Chacun des voyageurs, installé sous la plaque de laiton chromé portant son numéro de siège, assortie d'un petit crochet décentré auquel l'on pouvait suspendre une veste, un sac à main, ou encore un Salami. Au-dessus de ces accessoires, dans un cadre du même métal, une photographie en noir et blanc louait l'un des sites-fleurons de notre douce France. À noter que parmi les lieux sélectionnés, le mont Saint-Michel, la cité de Carcassonne, les châteaux de la Loire en général et Chambord en particulier, sans oublier le vénérable Pont du Gard, revenaient plus souvent qu'à leur tour.

À mon entrée dans cette cellule de voyageurs aux allures de salle d'attente miniature, où notre réputation se joue à peu, où une amitié serait envisageable, comme une morne antipathie se forger dans l'instant, trois à quatre « *Bonsoirs* » neutres firent écho au mien. Tous me toisèrent clandestinement le temps de placer mon sac dans le filet à bagages et de constater, d'après la photo dédiée à ma place, que je voyagerais sous la protection de Notre-Dame de Fourvière.

Ici, un couple frileux ayant quitté la jeunesse sans bruit, sinon celui produit par le cortège d'autos d'amis klaxonnant à gogo le jour de leur mariage ; leur fille d'à peine cinq ans, dont les méchantes lunettes aux verres-loupes lui en donnaient désavantageusement le double ; là, deux militaires contents de l'être, et juste en face de moi, une Sœur Carmélite sans âge, au teint cireux. Si je fus assez amusé de voir que, pour sa part, notre représentante de l'Église catholique le serait également de La Grande Motte, je restai médusé de remarquer que l'index et le médian de sa main gauche, présentaient la marque ocre brune des grands fumeurs. Dans l'instant, ce détail m'impressionna au point de ne pouvoir considérer davantage sa personne.

Ma place repérée, la 18, côté porte, (que j'avais réservée pour la grande commodité qu'elle offrait à l'investir comme à s'en soustraire), je suspendis ma veste à la patère et, pour marquer mon territoire, posai sur le siège un volume des *Essais* de Montaigne. Cette brève installation

terminée, je constatai que la place 20, juste à droite de la mienne, restait dès lors la seule inoccupée. Préjugant de mon observation, la fillette, qui depuis mon arrivée suivait le moindre de mes gestes, guettait et interprétait les plus fugaces de mes expressions — tel le pêcheur ferre un poisson — m’interpella en récitant un texte bien rodé qui lui brûlait les lèvres, tout en berçant fiévreusement une poupée de chiffon exténuée :

— Dis, tu sais monsieur, pour le moment la numéro 20 elle est libre. Mais un monsieur ou une dame va venir à Lyon et prendra la place. C’est écrit là, c’est papa qui me l’a dit. Maintenant, si tu veux, tu peux mettre des choses dessus. Mais moi, maintenant, tu vois, je mets ma poupée et tu peux plus rien mettre dessus !... C’est compris ?! Maintenant la place elle est à moi et à Léa !

Et elle se jeta de tout son long sur le siège resté libre qui nous séparait, tel un rugbyman en jupette allant à l’essai. Elle préserva un temps la place investie, immobile, tenant entre ses poings serrés, en guise de ballon, la déjà célèbre poupée Léa, dont le tour des yeux avait été tracé d’une main despotique au stylobille vert.

Sous la photographie du château d’Azay-le-Rideau, la mère, à l’âge et aux formes incertains, présentait la singularité de ne poser son regard sur rien. Une gêne permanente l’en détournait, semblant la blesser, comme si tout support, animé ou non, de métal, d’étoffe, ou de chair, s’avérait licencieux, cruel, douloureux au point de l’affliger de cette infirmité. Autre fait remarquable à en juger à son accoutrement : elle devait faire garde-robe commune avec sa fille et la poupée ; ganses, dentelles et broderies sortant sans conteste du même atelier et pour tout dire — du sien. Dans l’ébauche du geste de se lever, tout en balayant sans cesse le sol des yeux, elle entreprit de gronder la fillette :

— Laetitia ! finis d’importuner le monsieur ! (Et jouant, comme un interdit, sur mon jeune âge, de poursuivre :) Tu crois que c’est poli de t’adresser comme tu le fais à une grande personne... hein ? Et enlève tout de suite tes pieds de la banquette ! Tu avais pourtant promis de te tenir sage. Qu’est-ce qu’on va penser de toi maintenant ?... Je le dirai à marraine, tu vas voir ! Et puis d’abord, tu vas demander pardon au monsieur.

Il me fallait stopper net ce courroux de dînette. Un sourire compréhensif appuyé par un léger mouvement de la main, suffit à l’interrompre dans son rôle de mère sévère. Mais aussi, devait-elle avoir senti dans l’à peine perceptible « *Non !* » qui m’échappa, ma préférence encore pour le texte de sa fille.

Le père (représentant peu décisif des Arènes de Nîmes), se devait de coopérer à la fin de cette péripétie houleuse et de sceller la réconciliation attendue entre la maman et l’enfant. Comme le lièvre se risque hors de son gîte après l’orage, il sortit la tête de derrière un journal du soir et présenta, entre autres disgrâces, des prothèses optiques peu ordinaires qui laissaient présager une

adolescence difficile à la petite Laetitia ; mais encore, un sourire emprunté, duquel il évacua entre un mégot jaunâtre et un trait de bave empâtée, un son plus voisin de la vessie que de l'expression orale — à proprement parler. Puis il disparut derrière son quotidien titrant à la une : « *Les cent premiers jours de Giscard d'Estaing à l'Élysée.* »

Au risque fondé de ne pas faire bonne figure, mais ne pouvant me joindre pour l'heure à cette communauté complexe (à laquelle il me faudrait tôt ou tard me rendre), je sortis dans le couloir pour m'installer à la fenêtre grande ouverte faisant face à la porte et allumai une cigarette. (Les jours de fête ou singuliers, j'achetais chez *Flammes & Fumées*, buraliste réputé du boulevard Félix Faure, un bon Havane et un paquet de cigarettes de la marque canadienne *Craven A* — sans filtre s'entend —, élaborées à Londres avec du tabac de Virginie, ou bien les comparables *Week-End*, produites elles par la SEITA.)

Affranchi de ma présentation faite aux hôtes du compartiment 3, je laissais mon esprit vagabonder au-delà des quais, jusqu'au décor que présentait la ville sous ses lumières, mordillant les savoureux brins de tabac blond pâle restés collés à mes lèvres :

« C'est étrange, on ne reconnaît jamais véritablement une ville, fût-elle la nôtre, observée de sa gare ou des voies qui la desservent. Peut-être affectée de se sentir quittée, de ne plus nous plaire, se dissimule-t-elle, gênée, derrière d'autres façades, nous épargnant avec délicatesse dans notre lâche abandon... Il en est de même pour l'ours en peluche ou la poupée, qui durant notre petite enfance, eurent toutes nos attentions, furent témoins de nos joies et de nos chagrins. Objets qui nous furent tellement chers et desquels, un jour pourtant, nous décidons de nous séparer. Pour certains, plus tard, il en est de même avec l'être qui fut leur moitié... ou plus encore, disaient-ils. »

Malgré l'agitation grandissante et toute mécanique que suscite la fatale et sentencieuse annonce de la « *fermeture des portes* », suivie du discret mais sec démarrage, cette considération d'ordre plus émotif que ferroviaire m'avait fait manquer le moment tant attendu du départ.

Avant de s'extraire de ce fatras de rails pour fondre vers d'autres contrées, c'est dans une lourdeur maladroite et des vacillements de bête blessée que notre convoi se mouvait, brimbalé à hue et à dia, d'un aiguillage à l'autre. Maintenant au bord de la délivrance, il se trouvait à la merci de trois ou quatre cheminots noirs en salopettes graisseuses, devenus pour cette opération le corps d'élite admiré que nous aurions presque salué au passage (si nous n'étions déjà un peu *Parisiens* !) et auquel, seul le prestige d'un costume reluisant et galonné manquait.

Le désespérant égrenage des ralentissements, des arrêts, des redémarrages laborieux, infligé entre la gare de Nice et celle de Saint-Raphaël-Valescure, était terminé. Terminé aussi, le casse-croûte que j'avais eu la maladresse de consommer hors du cercle de mes co-voyageurs et, détail



aggravant, bien après l'heure conventionnelle du dîner. Il était écrit que nous ne serions pas des compagnons de route.

Le train redémarrait. Dans les minutes qui suivirent, quelque chose d'inédit se passa et commença d'absorber les esprits. Les interrogations, un moment contenues, fusèrent, puis laissèrent place à une révélation : La machine était lancée ! Un rythme enfin soutenu dans les rouages prenait corps. Un timbre neuf, plus ample, emplissait l'espace et couvrait les bruits usuels, mais aussi, peut-être, un « *Je t'aime* » prononcé à la faveur d'un court tunnel et à jamais perdu.

C'est alors qu'à la deuxième fenêtre située sur ma droite, un quidam frisant la quarantaine et accoutré en gardian de foire, me sortit de ma retraite. Ayant longtemps affiché un air circonspect quant à la réalité de ce départ nouveau, il s'agitait maintenant, confiant, cherchant ici et là, dans une attitude, un clignement d'yeux, un sourire, l'allégation de son sentiment. Enfin sûr de son effet, il réajusta un chapeau de feutre gris garantissant sa face rougeaude et plate, dégagea une cigarette américaine de son paquet et, pivotant sur les talons fuyants de ses camarguaises flambant neuves, me la tendit en hurlant presque :

— Là, ça y est !... on est partis !

Nous sommes parfois intraitables quand il s'agit de préserver un moment de recueillement nécessaire, dans lequel nous avons commencé à nous fondre comme dans le sommeil. Alors, le danger d'en être privé, peut nous faire agir de manière intuitive et nous dicter un comportement que nous n'aurions jamais adopté après un temps de réflexion, dans un état de disponibilité ordinaire. Notre aplomb devient garant de notre liberté et demeure infaillible quelle que soit notre nature. Et là, face à cet homme du *Far-West* quelque peu envahissant, je sus dans l'instant qu'il me fallait étouffer dans l'œuf cette rencontre incommode.

En un premier temps, j'acquiesçai à son propos tout en grimaçant suffisamment, façon d'exprimer que le bruit rendait dès lors trop pénible le dialogue qu'il comptait engager, tout en lui faisant admettre, sans allusion directe, que de fermer la fenêtre à laquelle je me trouvais, n'était pas du tout dans mes projets. Cet état de bonne inspiration me projeta aussi sec dans une improvisation salvatrice. Franchissant avec assurance les six pas qui séparaient nos positions, je pris la cigarette de *yankee* qui m'était offerte et, à la manière expressive et agacée dont usent parfois les sourds-muets dans leur volonté de se faire comprendre, j'empressai mon voisin interloqué d'accepter sans façon l'une des miennes, Canadienne en l'occurrence, disons *Iroquoise* pour la circonstance. Puis, je retournai sur le champ à ma place, le regard résolument braqué vers l'extérieur. Sans un mot, tout fut fait. La hache de la parole enterrée, il ne nous restait plus qu'à fumer le tabac de la paix chacun dans son coin, lui le cow-boy et moi l'indien.

Pour clore cet épisode fumeux, sans doute gênée dans sa lecture, la religieuse ferma avec rudesse la porte coulissante du compartiment, ses lèvres minces et ridées serrant nerveusement un cigarillo difforme et malodorant. Aucun doute à présent, exempté d'un arrêt à Toulon, notre convoi foncerait sans entraves jusqu'à Marseille.

Libre, je levai alors le rideau sur une féerie qui était donnée là, à portée de main. La tête posée sur mes poings, les paupières finement entrouvertes dans l'air mordant, violent et noir, mi spectateur mi acteur, j'entrai en scène sans idée préconçue sur le spectacle qui allait se jouer. Lancée à vive allure, notre *Bête humaine* déchirait la nuit en des cris perçants, souvent à la limite du supportable, et pourfendait d'autres monstres tout aussi hurlants qui jaillissaient de nulle part, par vagues, et venaient s'écraser sur notre masse d'acier déferlante. Parfois, au détour de promontoires plus obscurs que la nuit, pour un temps le vacarme cessait. Des pièces se jouaient en plaine, éparses, calmes et faiblement éclairées. En préludes à ces nouveaux tableaux, des plaintes sourdaient dans le lointain, suivies de geignements, puis de rires. Ici, des visions opalines, des promesses d'amours suaves, des accouplements que des corps allègres et vertébrés exhaussaient selon des rites peu convenus ; là, en des râles profonds, douloureux, des minotaures au crin sombre et fumant, comme marqué par le fer, couvraient des filles monstrueusement belles. Ici et là, d'autres créatures échappées de bestiaires inconnus, participaient à toutes ces pièces en s'appliquant à ce qu'aucune d'elles ne put être vraiment distincte, comprise. (Je ne rêvais pas et mes drogues étaient licites.) Quoique né du désordre, déployé de notre flanc à l'horizon sous une aile gigantesque, un autre spectacle s'établissait, s'imposait, comme maîtrisé celui-là. D'abord, émergeant d'une vaste fosse, des dissonances grinçantes, virevoltantes, allaient crescendo. Une répétition d'orchestre peut-être... Puis, s'y mêlant, des chœurs éperdus, anarchiques, s'amplifiaient jusqu'à l'étourdissement, portant des populations hybrides, barbares, dans leurs mimodrames autant impressionnants que grotesques. Mais, avec l'attention requise, cette scène prévalait une voix sourde, confidente, proférant des bribes de poèmes inouïs — que je me réservais de révéler un jour. Pour ma décharge, il faut dire que j'avais vingt ans et quatre mois, plus d'illusions que de bagages, que j'étais pressé et me croyais attendu.

Le geste qui me fit relever la vitre pour, précisément, baisser le rideau sur cet *Opéra fabuleux*, me rendit illico au monde. Le train était sur le point de s'immobiliser, lorsqu' à la chaîne, des voix se firent l'écho d'une annonce de haut-parleur lointaine, inaudible à l'origine, et la restituèrent intacte jusqu'à notre couloir : « *Gare de Marseille-Saint-Charles, vingt minutes d'arrêt.* »

Obéissant à cette prophétie phocéenne, en pèlerins bigarrés, nombre de voyageurs sortirent de leurs cellules, par grappes, chacun emboîtant le pas de son prédécesseur dans la marche pesante et inébranlable qu'exige la troupe. Mais voilà que pour une défaillance technique ayant concerné l'ouverture d'une porte durant une petite minute, la machine s'enraya. Les arrivants croisaient dans une belle pagaille ceux qui n'avaient pas encore eu la possibilité de descendre. Certains, brandissaient soit pour les exhiber soit pour les épargner, les attributs et trophées dérisoires de leurs glorieuses vacances. Des cannes à pêches miraculeuses s'agitant, frénétiques, auprès de raquettes de badminton elles-mêmes folles du volant ; un olivier empoté voué à la benne ; des toiles de tentes et sacs de couchages tristement roulés après tant de nuits falotes passées au grand air ; deux quilles au bout desquelles se manifestaient avec une crétinerie d'initiés nos militaires du troisième compartiment, et qui ne désespéraient pas d'en rallier d'autres ; un parasol replié aux couleurs trépassées ; une chambre à air présentant dans sa partie valvaire une hypertrophie notable mais indéterminée ; crânement porté par une jambe juvénile fracturée, un plâtre-souvenir couvert d'autographes et de cœurs en cascade, dont les marques d'amitiés éternelles — de fait — s'estompaient sous l'usure et la crasse.

Ou encore, ce fanion des Éclaireurs de France (ceux des tentes et des tristes sacs de couchage) se compromettant, dans un jeu de plis entêté, avec la poitrine confirmée de la *Reine des plages varoises 1974*. Jeune personne reconnaissable entre mille à son diadème rutilant de lauréate, sa tenue de compétitrice avérée, son large sourire de gagneuse... et ses seins éblouissants. Grace aux éléments déjà considérés, mais à cause d'une engeance compacte, quémandeuse et haïssable la serrant de près, je ne pouvais que préjuger des autres atouts dont pouvait se prévaloir cette reine de passage... à la gorge hautaine et hâlée.

Dans le secteur où je rêvassais en fumant, une famille débordante m'encercla en un rien de temps et, sans me laisser le choix de me ranger, sa garde cadette me poussait maintenant vers la sortie avec une fermeté résolue. L'instinct de survie qui m'anime ne rivalisant en rien avec celui du saumon, je renonçai à remonter ce courant de chair humaine et me laissai porter par la masse mouvante, au son inopiné — mais grandiose — d'un magnétocassette restituant avec fougue une célèbre symphonie. Les assauts héroïques des cuivres apportèrent à la scène une ampleur fantastique inattendue ; moi, dans l'attitude tout autant fortuite mais combien pathétique, du maestro amorçant un *con fuoco*, un bras tendu hors du flot, tentant de sauver une cigarette du Nouveau Monde... inachevée.

Une fois le petit hall en bout de couloir atteint, au moment où je m'émancipai de cette fratrie d'accueil forcé, un charmant bambin aux airs de Cadum, que portait aux bras une grande sœur enrôlée à l'apprentissage de la vie de maman, me considéra avec d'énormes yeux bleus, comme

factices. Puis, d'une main roide et potelée sortie d'une manche toute souillée de reliefs d'anciens goûters, il écrabouilla sur ma figure un vieux boudoir à l'état de bouillie froide, arrêtant son geste circulaire et soutenu sur l'œil droit — petit et noir pour ce qui me concerne.

La mère, créature courtaude peu prédisposée aux toilettes vestimentaires et ablutionnaires, fermait la marche avec hardiesse derrière sa progéniture en branle, son petit homme pâlot abondamment tatoué et un septième mois de grossesse. Excédée par la lenteur de certains à descendre de voiture, tout dans son attitude laissait deviner qu'elle allait s'exprimer de façon peu anodine. N'en pouvant plus, elle proféra quelques solennelles paroles à l'attention de la *Reine des plages varoises*, qui d'emblée lui avait fait mauvaise impression. (Et nous savons combien l'intuition féminine est assurée.) Elle s'y employa avec un fort accent méditerranéen, une main sur le ventre, persuadée que son état gravide avancé donnerait plus de poids à son propos :

— Deux heures qu'on est plantés là ! Et vé l'autre là-bas... pour qui è se prend cell'à ?! Regarde-la-moi cette blondasse ! Mais qu'est-ce qu'è fout ?!... Tu vas le bouger ton cul ?!... Salope ! Et vé les-moi les autres là-bas ! Bande de morfales ! Bestiasses ! z'avez jamais vu une pétasse se trémousser ?!

Puis, s'adressant aux siens sur un ton à peine plus confidentiel :

— Et heuss' ?!... Mais pute borgne ! bougez-vous le fion vous aussi... faignasses ! Tous les mêmes ! Pareils à leur ramier de père ! des vauriens ! C'est sûr qu'on pourra rien foutre de vous !

Je ne le lui faisais pas dire. Cependant, il faut reconnaître qu'après cette franche envolée, l'évacuation des passagers et un calme apparent s'établissaient dans le wagon. Au seuil de cette délivrance palpable, dans l'indolence du convalescent inscrit *sortant* et qui tue ses dernières minutes d'hospitalisation, j'étais disposé à toutes les humanités. Mais, lâchement, mon intervention se borna à saluer la mégère en lui souhaitant une bonne nuit ; lui ayant aussi, il est vrai, laissé soupçonner au passage, par un battement de paupières soutenu, ma franche considération pour son état. Elle agréa le message par un sourire obscur et profond tout droit sorti des *Disparates* de Goya. Puis, elle disparut de ma vie dans une flopée de claquements sonores de vieilles savates, que ses talons — tels deux gros navets violacés et tailladés — fuyaient à chaque pas.

Comme on va à la fontaine, je me dirigeai vers les lavabos pour me rincer la figure et quitter ce mauvais rêve. En poussant la porte restée entrouverte, je m'aperçus que le lieu était occupé et bredouillai alors quelques mots d'excuses, bien que très irrité qu'on m'eût fiché dans cette situation. Mais, pour avoir surpris l'étourdie (il s'agissait en l'occurrence d'une jeune fille) dans une simple séance de maquillage, ma contrariété fondit aussitôt. D'autant plus que la tournure

entrevue était peu propice à la brouille. Penchée dans une cambrure de danseuse au-dessus du lave-mains, elle passait du mascara à ses cils, le nez, droit, contre le miroir griffé SNCF, duquel elle me zieutait avec un air espiègle.

— Ce n'est rien ! dit-elle, d'une voix enjouée, tout en rouvrant la porte du bout de sa ballerine. Puis, vite noyée dans un rire qu'elle ne put étouffer, elle pouffa plus que ne dit :

— Excusez-moi de rire ainsi... mais j'ai tout vu !

— Tout vu ?... Vu quoi ? demandai-je, alors que je considérais avec une fascination avouée sa silhouette de trois-quarts dos, éminemment gracieuse.

D'une voix plus distincte, à l'intonation plutôt parisienne, elle reprit, tout en se rattachant les cheveux :

— Eh bien la scène ! La famille qui déferle... le bébé... et puis... le biscuit !

Elle venait de prononcer ces mots en se retournant, et que ce « *biscuit* » était beau dans sa bouche ! Qu'elle était belle !... et bien plus que ça. J'étais désarçonné.

— Le biscuit ?... Ah oui !... le biscuit...

Je me tus *in extremis* avant de m'engager dans une phrase au bout de laquelle je ne serais jamais arrivé sauf. De plus, l'évocation du boudoir écrasé m'avait fait porter la main sur ma figure embiscuitée. J'étais foutu.

— Venez, je vais vous aider, j'ai tout ce qu'il faut ici, dit-elle en remontant une manche de ma chemise et m'attirant dans le cabinet de toilettes.

Je la suivis comme si aucun autre choix n'était envisageable, subjugué que j'étais par sa présence et ses façons dénuées de toute timidité. Et elle continua de me diriger gentiment et de me plaire :

— Rincez-vous les mains, je m'occupe du reste.

À ce jour, hors du secteur hospitalier, peu de femmes m'avaient encouragé de la sorte dans l'accomplissement de mes ablutions. Mais ici, pas de méprise, la voix et le style de mon hôtesse en garantissaient la chaste invitation.

Kidnappé volontaire, je m'exécutai en actionnant à l'aide du pied, via une petite borne de caoutchouc, un système de pompe susceptible de faire remonter l'eau jusqu'au lavabo. La disproportion établie entre le pompage soutenu que je produisais et le menu filet d'eau concédé au bout du robinet, de surcroît par intermittences, fut sans conteste l'un des exercices les plus dégradants accomplis durant ma vie civile. Elle, heureusement affairée à ranger le contenu débordant d'une trousse de maquillage, n'avait rien suivi de cette pitoyable prestation. Ensuite, ayant tiré d'un distributeur une serviette de papier gris et rêche, je m'apprêtai à me débarbouiller, quand elle m'arrêta :

— Non... pas comme ça, conseilla-t-elle, sur un ton amène mais conquérant. Elle sortit une fine lingette humectée et parfumée d'une pochette de rhodoïd fuchsia, dégagea les cheveux de mon front, et essuya ma joue avec une grande délicatesse. À bien y réfléchir, dans cet espace roulant, mais public, la situation était carrément saugrenue.

C'est à peu près ce que devait penser le bonhomme attendant depuis deux à trois minutes devant la porte restée ouverte. Ma condition de patient me laissait tout le temps de dresser sa fiche signalétique : « Type méditerranéen, à l'orée de la soixantaine, taille moyenne, plutôt court sur pattes, bedonnant. Moustache grise et barbiche plutôt blanche, nez proéminent, yeux petits et sombres largement cernés, montrant par moments une expression mélancolique, peut-être due à quelques troubles coronariens, ou bien encore, à l'ubiquité tyrannique d'un passé auprès duquel il avait fini par accepter de vivre à temps plein. »

Enfin, lassé d'attendre devant une porte qui n'avait même pas à s'ouvrir davantage, pour mettre un terme à une condition qu'il jugea intenable, il s'en retourna en grommelant quelques mots assurément désagréables, à en juger à l'expression lue sur son profil qui tarda à se perdre.

— Mince ! mon père, lâcha-t-elle.

— C'est lui ?... demandai-je, déconcerté après le jugement sans appel que je venais de rendre.

— Non, mais il m'y a fait penser avec sa barbichette et son air grognon. Mon père, lui, est très doux sous son air austère. Je lui ai promis d'aller le voir, mais me suis arrêtée ici, avant, pour un brin de maquillage. Vous savez, nous ne voyageons pas dans le même compartiment... ni la même voiture. Il a tenu à m'accompagner. Je vous expliquerai pourquoi. C'est un peu compliqué.... Mais vous saignez !

J'étais sauf ! La déclaration de cette blessure donnait toute sa légitimité à une situation jusque là indéfendable. Portant la main au nez (car je saignais assez souvent du nez), elle me dit :

— Non... c'est là, juste sous le lobe de l'oreille... il y a une petite coupure.

— À l'oreille ?... m'étonnai-je, secrètement ravi que ce ne fût au nez (sa taille respectable demeura lors de mon adolescence, dans certaines situations, une source d'embarras plus qu'un réel complexe). Penser qu'elle aurait pu être amenée à le considérer de plus près, l'évoquer, voire le toucher pour y apporter des soins, a posteriori me terrorisa. Mais à présent tout allait bien et, loin de m'embarrasser, la situation me devint béate. À tel point que je dus me ressaisir pour entendre mon infirmière en conclure :

— C'est sûrement le bébé... tout à l'heure... avec ses ongles, une gourmette ou bien une chose de ce genre.

Tout en parlant, elle s'était appliquée à nettoyer le tour de l'œil, tirant les lingettes les unes après les autres, de plus en plus fraîches, de plus en plus douces. Elle s'attarda ensuite au soin de

la fine plaie, avec l'attention extrême qu'une princesse eut mise à assainir la blessure de son chevalier touché en tournoi. Elle déposa ensuite une minuscule pastille adhésive sur le bobo, en expliquant : « C'est pour arrêter l'hémorragie, car vous savez, l'oreille... ça saigne beaucoup ! » Elle tira une dernière lingette, et la passa avec plus de vigueur sur le visage, dégageant les cheveux des tempes, puis sur la nuque et dans le cou. Je m'en étais remis tout entier aux soins de ma Dame de cœur et rouvris les yeux que la suavité de cette séance avait clos, lorsque ma princesse annonça :

— Voilà, mon valeureux chevalier est guéri !

« Mon valeureux chevalier ! » avait-elle eu la même pensée que moi ?... ou bien lu dans la mienne et s'en amusait-elle ? Sa beauté, trop présente, trop certaine, ne me permettait pas de raisonner et de me comporter naturellement. Me sentant trahi par un regard pantois qui ne m'appartenait plus, je tentai une diversion déjà vouée au ridicule.

— Elles sont au tilleul ?... balbutiai-je, en désignant la pochette de lingettes.

Et elle, surenchérissant :

— Non, aux extraits de nénuphar mon beau prince. Moi c'est Aurélie, et vous ?...

— Moi aussi... répondis-je.

Alors, un rire clair, entier, un rire bon, éclatant, un rire enfantin s'empara de tout son être. La tête renversée, elle s'agrippa à ma chemise et je la retins par les épaules de peur qu'elle ne tombât en arrière. Durant la minute (peut-être ?) que dura cet état et qui n'appartint qu'à elle, son regard en pleur croisa cependant le mien le temps d'un éclair. Son intimité était là et j'en étais le gardien. À cet instant, rien n'aurait pu nous séparer. Elle, Aurélie, était radieuse. Définitivement superbe. Et loin de m'inhiber, cet événement me dota d'une confiance jusqu'alors inenvisageable, qui ne devait rien à l'audace et qui me rapprocha d'elle de façon insensée, irrémédiable. Avoir insufflé tant d'exaltation à ce corps, encore tremblant, fût-ce par le rire, me produisit un bien-être étrange, intense, et un peu d'orgueil aussi. Bête, pensez-vous ?... Non, car bien que très belle, elle ne l'avait pas encore été autant, en ce soir de septembre, dans sa robe noire idéalement simple et ses vingt ans et quelque chose.

Cet instant d'enchantement passé, j'en revins à sa source et justifiai mon propos :

— Non !... pas Aurélie... repris-je. Au-ré-lien. Je voulais dire qu'ils sont de la même famille, qu'ils ont la même étymolo...

— Aurélien ?... murmura-t-elle, pensive.

Son regard (noisette ?) considérait toutes les parties de mon visage qu'elle venait de prendre entre ses mains. Elle me dévisageait et pourtant je sentais qu'elle ne me voyait pas, que je n'existais pas pour elle. Après un long moment de trouble et de silence, avec un soin infini, elle

détacha du col de ma chemise un papillon de nuit, qu'elle me montra ensuite dans le creux de ses mains.

— C'est une Phalène, susurra-t-elle, il y en a des milliers de sortes. Voyez comme ses ailes sont délicates et leurs dessins curieux. Celle-ci est la *Phalène ondéée*, et savez-vous quel est son deuxième petit nom ?... *L'Incertaine*. C'est joli hein ?... *L'Incertaine*. Allez, va *l'Incertaine* ! *La Phalène*, va ! dit-elle en libérant l'insecte qui alla se fixer contre une plaque d'aération.

— En fait, poursuivit-elle, tout ce qui est certain m'ennuie. Voyez, par exemple, les gens qui ne doutent jamais, m'ennuient toujours, et finissent le plus souvent par m'effrayer.

Puis elle reprit sur le ton gai, un peu malicieux, qui avait été le sien avant cet épisode.

— Ce serait un beau titre pour une nouvelle... *L'Incertaine*, non ? J'aime beaucoup lire des nouvelles. Vous connaissez, le recueil *Nouvelles orientales* de Marguerite Yourcenar ?

Ayant lu peu de temps avant et vraiment apprécié les nouvelles en question, j'étais heureux de pouvoir lui plaire au moins de la sorte. Je lui répondis, avec assurance, mais sans trop :

— La première d'entre elles, « *Comment Wang-Fô fut sauvé*, » est ma préférée. Mais de Yourcenar, il faut aussi parler des *Mémoires d'Hadrien*.

Elle sourit de ces connivences et enchaîna avec subtilité :

— Belle transition ! Je vous vois arriver, Adrien, Aurélien... alors c'est empereur que vous voulez être sacré ? Vous le savez déjà, pour moi, vous êtes mon chevalier, mon prince. Ça ne vous dérange pas... Aurélien, si je préfère que vous restiez mon valeureux chevalier... mon beau prince ?

Elle ne m'avait pas encore titillé de la sorte, et la question posée exigeait une réponse. Mais le jeu me plut et je la lui donnai :

— Non pas du tout, Aurélie. Même moins que prince ou chevalier... j'en serais tout aussi heureux. Pourvu que je sois à vous.

Elle cessa de sourire quelques secondes, me fixa avec insistance, puis sourit à nouveau et me dit :

— Oui, mais attention Aurélien ! Si, comme vous me l'avez dit, nous sommes de la même famille, peut-être même frère et sœur, il ne faudrait pas... Et son baiser, léger, furtif, de princesse, eut en retour la chaleur de mes mains sur ses épaules nues étonnamment fraîches. Mais où étais-je ? Qui était-elle ? Que faisait cette déesse, ici, en pleine nuit... à Saint-Charles !... à élever au rang de prince, un manant de deuxième classe, d'une manière si aimable et si troublante ?

Mais cet instant d'enchantement passé, elle s'assombrit et entra dans un espace auquel je n'avais pas accès. Le train redémarra sans que la moindre annonce eût éveillé notre attention. Nous restâmes là, longtemps, appuyés de part et d'autre d'une porte donnant sur la voie,



regardant au dehors, silencieux. Le front sur la vitre, je scrutais la nuit, essayant de saisir les brefs indices d'existence épars que signalaient, par flashes, des sources de lumières aléatoires. Mais à cause de la vitesse retrouvée, ces soupçons de vie devinrent de plus en plus ténus, hypothétiques pour permettre d'y déceler des présages d'humanité assez concrets et de s'en émouvoir. Je m'étais obstiné dans cette entreprise devenue impossible et ne pouvais m'en départir, comme d'un rêve commandé par la fièvre. En sueur, au prix d'une volonté quasi physique, je parvins enfin à lâcher cette quête exténuante et insensée. Quête aussi illusoire que celle d'avoir tenté de discerner tout à l'heure, dans les yeux de ma compagne de voyage, la nature de son trouble.

Je ne pouvais me décider à saisir son visage (son regard, qui sait...) reflété dans la vitre, certain que cet acte anéantirait le sentiment étrange que je nourrissais, sans pouvoir nommer, et qui ne me consentait aucune initiative. Comme alertée par ce que je vivais, elle prit ma main. À quoi pensait-elle ? La réponse ne tarda pas :

— Je vous observe depuis un moment et je ne parviens pas à savoir si vous regardez au loin, ou bien là, tout près, derrière la vitre... ou notre reflet même. Vous avez vu comme nous sommes beaux tous les deux dans la vitre ?

La proximité et la clarté de sa voix me disaient que notre histoire se déroulait ici, que j'étais fou d'elle, qu'elle ne pouvait que le savoir, que nos chemins risquaient de se séparer sous peu et seulement pour le pire. Rendu à cette réalité grave, douloureuse, je lui demandai sans même tenter de dissimuler la panique qui envahissait ma voix :

— Quelle est le numéro de votre voiture ?... Vous descendez à Paris... hein ?... à Paris ?!

— Non, à Lyon, dit-elle, en serrant un peu plus ma main.

Elle savait que ces trois mots venaient de porter un coup sévère à son chevalier et qu'une lingette aux extraits de nénuphar ne lui serait d'aucun secours. Enfin, qu'il lui faudrait du tact pour ne pas risquer de briser ce tendre paladin sans cuirasse. En fille naturellement exposée, mais avertie, elle avait dû vivre déjà nombre de situations semblables et devait redouter, dans l'instant, que cette gentille historiette ne basculât dans un vilain mélo... de gare de surcroît. Très fine, elle suggéra :

— Aurélien, si vous le voulez, allez m'attendre au wagon-bar. Je vais chercher un gilet et vous rejoins dès que je peux, après avoir embrassé mon père. (Tenter de décrire son sourire et sa voix serait vain.) Elle ajouta :

— Vous m'offrirez un verre ?...

Je lui devais d'être *preux*, tout en bannissant de mon esprit que le titre de chevalier servant m'était dû. Je fis en sorte que la teneur et la tonalité même de ma réponse fussent à la hauteur.

— Non, deux ! répondis-je, en souriant.

Son visage s'illumina. Elle se détourna et sa fine silhouette parcourut le long couloir, à cette heure peu fréquenté mais qui n'était là que pour elle. De mon côté, je me rendais — à rebours — au rendez-vous qu'une fille prénommée Aurélie, belle à faire croire au bonheur, venait de me donner à l'instant, cinq minutes après l'esquisse d'un baiser inoubliable.



La pendule rectangulaire de la voiture-bar indiquait 23 h. 58. Elle marquait les minutes et les heures mécaniquement, tournant comme des pages de fines palettes chiffrées. Le petit claquement émis toutes les soixante secondes eut raison de ma patience, au bout de tant d'attente et d'interrogations. (Peut-être redoutais-je inconsciemment le passage à zéro heure, zéro minute et le double claquement présagé ?...) Je quittai l'endroit, défait, la gorge en feu après avoir consommé trop de tabac et de café. Dans cette histoire, une évidence s'imposait : Aurélie n'était pas venue au rendez-vous qu'elle m'avait elle-même fixé. Pour la fable, il était minuit, l'heure du désenchantement. L'heure où les carrosses se transforment en citrouilles, les bonnes fées en fées Carabosses, et la seule donnée patente résidait en ce que le Prince de Cendrillon ne s'appelait pas Aurélien.

Le seuil de la voiture-bar passé, je croisai dans l'effluve de cognac qui l'accompagnait, l'homme à la barbiche poivre et sel qui avait grommelé d'impatience devant la porte des lavabos. Le fait qu'il nous avait vus ensemble, Aurélie et moi, qui lui avait fait penser à son père, me le rendait presque sympathique et familier. J'allai lui adresser la parole, mais me ravisai. Non, cette attitude ne tenait pas. Il n'était rien pour nous.

Le train fonçait dans la nuit noire et froide, les couloirs désertés éclairés comme des stands de foire. Le fort tangage me fit traverser les quelques wagons en titubant comme si j'avais été ivre, affrontant leurs redoutables sas à soufflets et le bruit terrifiant qui s'y engouffrait. Je retrouvai le petit hall, celui de notre rencontre et de notre séparation, mes espérances réduites à ses dimensions ridicules. La porte des lavabos battait au gré du roulis, alors que deux cannettes de bières pavoisant de leurs étiquettes écussonnées, roulaient en s'entrechoquant violemment d'un bout à l'autre de cet espace misérable, tels deux hockeyeurs se disputant une capsule de soda dorée. Enfin, pour mieux déshonorer notre histoire, une forte odeur d'urine empuantissait le lieu.

Arrivé au seuil du compartiment n°3, je me regardai dans la porte vitrée sans m'y reconnaître, puis me laissai glisser le long de la paroi jusqu'à m'asseoir sur le sol et fermai les yeux. Je n'avais pu me résoudre à intégrer ma cellule avec sa population, même endormie, pour aller trouver chez Montaigne, à la faveur d'un éclairage blafard et vacillant, la nature de mon mal ; car il est acquis que lorsque les plus vives questions de cœur nous assaillent, nous n'en voulons rien connaître de raisonnable.



Tout ce que j'avais vécu depuis l'apparition d'Aurélië, se mélangeait dans mon esprit. Je remplaçais dans son contexte tout ce qu'elle avait dit et tâchais de reconsidérer la teneur de chacun de ses propos. Rien ne se précisait, au contraire. La seule chose importante à ce moment, me répétais-je sans cesse, était de rester éveillé jusqu'à Lyon... pour la voir peut-être. M'assoupissant quelques secondes par instant, je me ressaisissais aussitôt, luttant contre ce sommeil dans lequel je me complaisais. Pour résister, je m'encourageais : « Peut-être me dira-t-elle quelque chose... Ou bien, me fera-t-elle juste un signe... que je pourrais interpréter... » J'abdiquai et sombrai bientôt dans un sommeil hanté par un rêve loufoque et épuisant. À son début, je revivais ma sortie de la voiture-bar, tentant d'en changer le cours.

*... me tirant de l'état de torpeur que je vivais, la subite résolution de retrouver Aurélië me transfigura. Il me fallait être fort et courageux : je l'étais. C'est simple, j'étais Tarzan ! J'avais les mêmes muscles, la même agilité et poussais les mêmes cris d'aliéné. J'en étais la copie conforme. À cela près que j'avais fait l'économie de la guenon le suivant partout et du pagne en peau de panthère, parfaitement inutiles dans ma quête.*

*En sortant du wagon-bar, donc, ma première entreprise fut d'écartier d'une manchette un homme à la barbichette rousse, que je reconnus pour être un oncle incestueux de ma protégée et que je traitai au passage de « Vieille ordure ! ». Je traversai les couloirs avec une rapidité étonnante qui ne devait pourtant rien à la course, et passai les portes avec une facilité abordée — justement — que dans les rêves.*

*Maintenant, montant un pur sang à cru, un Montecristo aux dents, je poursuivais ma route au grand galop sur un quai de gare jonché d'ossements. M'apercevant qu'une religieuse à la tête de chienne, portant des camarguaises vernies et une coiffe bretonne, était agrippée à ma jambe en me suppliant de sa voix rauque : « Fais-moi fumer salaud ! juste une goulée ! » et moi de lui donner des coups de cravache sur la gueule, pour la faire taire et lâcher prise. Avant de céder, dans un râle affreux, elle me mordit à la cuisse avec rage, laissant à chaque marque de croc un saphir.*

*L'évidence que ma Belle était empêchée de me rejoindre, me portait avec une fougue qui ne cessait de croître. Comme je pénétraï dans un tunnel à quatre directions, mais sans issue garantie, j'en déduisis qu'elle était captive du Minotaure. Persuadé du fait que le Bon Sauvage imberbe que je représentais, vivant dans les arbres avec des singes et tiré de la mythologie hollywoodienne, ne ferait pas le poids face à ce monstre sacré, beaucoup plus titré, musculeux et poilu, je m'injuriais de ne pas avoir accordé plus de crédit à un drame de ce genre. De ne pas avoir alerté les contrôleurs aperçus jusqu'alors, facilement reconnaissables à leur veste d'officier chargée de breloques, leur bonnet de bouffon à clochettes d'argent et leur gros derrière couvert de plumes. Maintenant en traîneau sur une piste de bowling sans fin, je me mis en quête d'eux. J'en trouvai une paire bien dodue, que je hélai sans succès. C'est alors que les chiens de l'attelage, les ayant pris pour des poules faisanes, les coursèrent pour les dévorer. Lorsque nous les rattrapâmes, ils se retournèrent, transformés en quilles bariolées que je descendis, comme il se doit, d'une seule boule. Mais emporté par mon élan, je fus éjecté du traîneau et roulai dans la fosse avec elles.*

*Au moment où ce rêve prenait des allures de jeu, une montagne de poils toute fumante et surmontée de deux cornes se dressa devant moi. « Le Minotaure ! » m'écriai-je, démunie du stratagème approprié qui échoit traditionnellement aux héros mythologiques dans ces situations critiques, voire désespérées.*

*— Ne cherche pas Le Minus ! Je t'épargne d'office, proféra le monstre. Et je t'aiderai même dans ta quête si tu satisfais à ma demande.*

*Cette annonce et cette familiarité inattendue me comblèrent. Mais loin de reprendre du poil de la bête, je baissai la tête, l'air penaud, attendant les instructions.*

*— Détiens-tu les quatre saphirs de la Sibylle bottée ? Si c'est le cas, donne-les-moi.*

*Je regardai sur ma cuisse si les plaies contenaient toujours les pierres précieuses. Seules trois s'y trouvaient. Alors, obéissant à un commandement venu de nulle part, mes doigts allèrent dénicher le dernier saphir sous le lobe de mon oreille droite.*

*Aussitôt perçues, les quatre pierres furent avalées par le Minotaure. Il s'en retourna ensuite dans son tunnel, un peu comme un taureau rentrerait à l'étable, mais en plus gros et beaucoup plus sale, surtout de dos. Une fois disparu, sa voix énorme augura :*

*— Va Le Minus ! tu retrouveras Aurélie. Mais d'abord trouve La Phalène, car les dessins qui ornent ses ailes t'indiqueront la voie qui te mènera à celle que tu cherches. Cependant, veille à ne pas t'égarer en chemin, séduit que tu serais par d'autres papillons. Souviens-toi de ça : Il en est un beaucoup plus rare, plus sombre, plus fascinant que tous ceux que tu pourras rencontrer. Fais gaffe ! Si d'aventure tu le croisais, passe ta route, sinon tu fini...*

*Je déguerpis sur le champ. Cette grosse vache pédante et puante me compliquait la tâche avec ses devinettes et ses injonctions. Il me fallait sortir au plus vite de cette station trop labyrinthique et provoquer dans un sursaut un autre destin à ce songe qui m'épuisait.*

*Remonté dans le traîneau alors que la nuit s'avavançait, je décidai de quitter la voie qui jusqu'ici semblait naturelle, parce que tracée et donc imposée, pensai-je. J'empruntai maintenant un sentier en marge, suivant l'orée d'une forêt sombre et profonde, bordée tous les cent pas d'une paillote éclairée par une petite lanterne, et surmontée d'une hampe portant une flamme de couleur. Après un court moment de quiétude, je paniquai : le visage d'Aurélie et le timbre de sa voix me quittaient. Aussitôt, je sautai du traîneau pour tenter de modeler son portrait dans la neige, mais en vain, mes doigts gourds n'obéissaient plus, le sol semblait de pierre. Puis, comme la mer se retire, le décor de neige laissa l'espace à une plage de sable après la marée. Et le jour revint. Cependant je restais prostré, incapable d'amorcer le moindre geste. Tombé sur le côté, sans force ni volonté, je m'abandonnais à cet état léthargique. Dans l'air marin fortement iodé, je me perdais les yeux grands ouverts, sans aucune quête, sans violence, sans drame. Défait de toute chose, de tout être, je me quittais.*

*Un temps après, indéfinissable, un frémissement se produisit alentour. Suivit un imperceptible vrombissement que je ne pouvais situer dans l'espace, ni le temps. Était-il passé, ou très loin encore... comme un espoir d'aide à*

*venir ? Ou bien là, tout près... mais où ? Une certitude cependant : ce vrombissement était ami. Tombée du néant devant mes yeux hagards, en suspension, une libellule se mit en scène dans un ballet insaisissable, puis se posa sur le sable détrempe et me montra ses élytres de verre et d'acier bleu, puis disparut. Après quelques mesures de doute quant à ma survie, je sus bientôt que cette apparition serait le prélude d'un retour entier à l'existence. Un clappement léger, feutré, se fit tout près et commença de ranimer doucement mes lèvres. Lorsque j'eus assez de force pour y porter les doigts, je sentis un corps souple, doux et tiède battre secrètement mais avec l'assurance de la vie. Un corps fait de soie et de mousse légère, semblait-il, qui se tendait de manière infime quand je le frôlais et qui finit par se donner quand il le voulut. Je le humai d'abord, longtemps ; puis le baisai, tant ce contact me reconfortait et m'insufflait sa vigueur. Mon sang gonflait mes veines et plus encore, et mes tempes battaient. La vie me reprenait. Alors que sa présence charnelle, souveraine, saisissait tout mon être, que nous allions nous connaître... une instance supérieure m'ordonna de m'en séparer. Il fallait, pensai-je, une déchirure sans larmes ni sang. Avec une extrême délicatesse, je désunis ce corps moite de mes lèvres sèches et voulus le garder un temps dans le creux de mes mains. La chose qui me ramena à la vie, était là, sombre, triangulaire, soyeuse, étrange. En son centre, une zone allongée que j'avais pressentie humide — mais à tort — était soumise à un imperceptible battement et concédait des reflets phosphorés à qui savait les voir. Malgré l'injonction à laquelle je m'étais rangé, l'intérêt croissant que je portais à la chose, poussa à nouveau ma bouche vers elle ; alors, dans un battement sec et désordonné le papillon s'en alla.*

Lorsque le contrôleur me réveilla et me demanda mon titre de transport, il était près de deux heures. Je me relevai éreinté, sortis le billet d'une des poches arrière de mon jeans serré, tout en essayant de dissimuler une érection des plus tangibles. Je profitai de ce que le sens du devoir de l'employé lui fit ouvrir la porte du compartiment et me signaler la place qui m'était réservée, pour m'y glisser. Dans le même mouvement, j'y avais soustrait *Les Essais*, qui, séance tenante, servaient à masquer cette saillie persistante née de mon sommeil. (Il serait malvenu ici, trente-sept ans plus tard, de parler de cette péripétie comme d'une épreuve, ou encore plus d'une infortune.)

La porte refermée, après avoir vainement essayé de reprendre le cours de mon rêve, je m'accoutumais à la pénombre, ne sachant plus, dans l'instant, si la veilleuse était restée allumée. Elle l'était. Assez vite, son éclairage faiblard s'avéra presque suffisant. Les masses d'abord informes se dessinèrent et il me fut bientôt possible de reconsidérer le lieu, puis ses occupants. Bouche bée, la religieuse qui ronflait, bavait aussi en dormant ; le contenu d'un paquet de petits-beurre lui ayant glissé des mains, s'était répandu sur le sol. Les places des militaires avaient été investies par deux très vigoureuses femmes à l'allure hommasse, accoutrées en montagnardes et dont le regard d'acier excluait toute présentation. Enfin, leurs redoutables cuissasses de lutteurs finissaient de faire oublier leur genre originel, comme toute velléité d'escalade.

(Cette rencontre devait affirmer mon aversion pour les hautes cimes et ce qui s’y rattache : chaîne, crête, contrefort, écaïlle, piton, glacier, éperon, escarpement, brèche, arête, pic, roc, sérac, faille, fissure, crevasse. Et me conforter dans mon goût des contrées doucement vallonnées qui, suggérant des conquêtes plus sensuelles que sportives, répondent aux doux noms de : colline, plaine, campagne, champ, coteau, pré, sous-bois, jardin, vallon, lisière, plage, dune, gorge, mamelon... Je crois en la corrélation entre l’acte amoureux, les comportements qui l’accompagnent et ces différences naturelles marquées. Pour ma part, je reste un homme de la plaine, me risquant volontiers sur quelques collines et autres délicats modelés avoisinants... lorsque le temps s’y prête.)

Alors que dans *notre petite famille*, le père s’était recouvert la tête de son journal, ayant lâchement abandonné ses chaussures sous la banquette, et que la jeune Laetitia, sa poupée Léa et sa maman dormaient dans un enchevêtrement restant incompréhensible sous cet éclairage encore trop modeste ; les pieds de la fillette dépassant sur le siège resté inoccupé qui nous séparait. Cette place libre ne pouvait évoquer que l’absence qui m’affligeait. Fermant les yeux, au prix d’une concentration soutenue, assistée d’une grande faiblesse, je parvins à me rendormir et retrouver mon rêve...

*...encore faible, je me relevai avec peine et entrepris de m’approcher de la forêt. Un liquide tiède coula sur mes lèvres et dans ma gorge. Je saignais du nez. Les gouttes de sang donnaient des rubis en tombant sur le sol redevenu glacé. Je me demandai si les ramasser et les garder dans mes poings, pour plus tard, comme monnaie d’échange, face à un autre monstre questionneur... Je n’obéis pas au diktat de la prudence et poursuivis ma route, piétinant les pierres précieuses.*

*Arrivant de nulle part et fondant vers le néant, un groupe de fausses Amazones et autres travestis débridés venait dans ma direction, sans cris, mais dans l’exercice de mimiques affreuses. Lorsque ces furies arrivèrent à ma hauteur, je les vis uniformément sales et hideuses dans des peaux de bêtes suantes. Elles montaient des chevaux ou des cochons de bois que tractait un autre gros porc, véritable celui-là, propulsé par ses propres vents. À y regarder de plus près, ces créatures se mutilaient à coups de serpettes et s’entredévoraient. Avant de disparaître, toutes eurent le temps de m’injurier ou de me jeter quelques projectiles, sales ça va de soi. La bassesse et la laideur de ce convoi morbide m’affligèrent au point que j’en tombai à genoux et pleurai.*

*« Une retardataire... », redoutai-je, quand une silhouette sombre chevauchant un scooter des neiges stoppa devant moi. Non. Sans conteste celle-là était d’une autre race. Son allure était noble et honnête. D’un ton spontané et délicieux, elle me jeta :*

*— Ça n’a pas l’air d’aller bien fort mec ! Tu as saigné on dirait... Si je peux faire quelque chose pour toi... dis-le.*

*À l'immonde cavalcade qui la précéda, la sensibilité de cette fille venait de répondre avec la force de l'Ange. J'aurais pu mourir là, tranquilisé sur l'avenir du monde. Je n'avais rien d'autre à demander. Mais quand elle eut relevé la visière de son casque, la beauté et la spiritualité se trouvaient là — comme un trésor — dans ce que l'ouverture du casque accordait à voir. Et le désir me prit de vivre un peu plus loin. Bien sûr, je ne pus lui répondre que de la façon la plus insignifiante qui fût. Alors, en souriant, elle me lança un mouchoir et repartit dans un vrombissement qui ne devait rien aux élytres. Et pourtant.*

*Ce songe m'en inspira un autre, dans lequel je n'avais pas de rôle, sinon celui de basculer, à mon tour, dans cet abîme du temps inabolissable et béant. Demain, avec la lune, je changerai de quartier<sup>1</sup>.*

*Continuant un temps à longer la forêt, je me décidai d'entrer dans la première paillote qui se présenta. Elle me plut assez avec sa flamme rouge, sa loupiotte jaune, la légère fumée qui en provenait et une tête de chameau qui en composait l'enseigne. La porte passée, je me laissai tomber sur une banquette, délirant et gémissant quelques noms de papillons et celui d'Aurélië.*

*Je me trouvais à présent dans une brasserie aux lumières colorées et changeantes, attablé devant un double cognac intact, alors que j'étais déjà un peu soûl, et dans la même tenue que j'avais choisie au début de cette épopée. Vite en butte aux quolibets de trois garçons costumés en cheminots et qui s'empressèrent de me vêtir à leur mode ; l'un d'eux mettant beaucoup d'application à ce que la salopette me tombât parfaitement au niveau des fesses et de l'entrejambe. Reconnaisant dans ces manières apprêtées le garçon nommé Michou, je criai : « Non ! pas lui ! » Les deux autres employés l'écartèrent sans brusquerie et, comme une évidence, le posèrent sur l'un des rameaux du grand lustre. Là, il se tint tranquille, sifflotant une rengaine des années 30, tout en se branlottant tristement comme l'eût fait un macaque solitaire, s'ennuyant passablement sur sa branche. Les deux garçons semblant assez disposés à m'écouter, je m'en remis à eux :*

*— S'il vous plaît... Aidez-moi ! Je cherche la Phalène ! Un papillon ! Je vous en prie ! Elle est belle comme le jour mais ne sort que la nuit... On la nomme aussi quelquefois l'Incertaine. Les deux garçons se regardèrent interloqués puis répliquèrent d'une seule voix :*

*— Tu nous emmerdes ! On la connaît ton histoire !... En arrivant ici, tu chialais en réclamant tout ton monde ! Tu cherches qui en définitive ? Aurélië ou bien ce tas de papillons que tu nommes tantôt La Phalène... L'Incertaine ?... Et quel autre nom encore lui as-tu donné dans ton délire, tout à l'heure ?!... Maintenant, basta ! Il faudrait peut-être te raisonner un peu fiston !*

*Trop fatigué pour me lancer dans les explications données par le Minotaure, je m'en tins à la conclusion :*

*— Voilà. Si je trouve le papillon appelé La Phalène Ondée, il me mènera à Aurélië. Aurélië que j'aime ! Vous comprenez ?...*

---

<sup>1</sup> In Angel Michaud, « [139](#) », page 139, Lad'AM Editions, 2012



— *Ah !... C'est bien Aurélie que tu cherches ! Il fallait le dire tout de suite ! Dans ces conditions, on va pouvoir gentiment s'asseoir sur tes papillons et te dire que tu es très bien tombé en venant par ici, mon garçon !*

*Soudain, une musique se fit entendre et tous deux, dans une chorégraphie approximative, pivotant d'un demi-tour sur leurs talons, s'agenouillèrent en montrant le fond de la salle, un bras tendu, à la façon de danseurs de cabaret annonçant la Star du lieu. S'avança alors, en se dodinant dans un costume d'abeille bronze et or, une vieille actrice corpulente, qui demanda sur un ton de diva :*

— *Mais qui est ce jeune homme à la mine déconfite ? Il se sent mal on dirait.*

*Et les garçons de répondre toujours d'une voix :*

— *C'est un chasseur de papillons un peu gaga, patronne. Il revient de la chasse, mais il semble que celle-ci n'ait pas été bien bonne... Il en est revenu cul nu et tout piteux le malheureux !*

— *Qu'on lui donne ce qu'il veut !*

— *Il vous demande et semble très désireux de faire votre connaissance... Madame Aurélie.*

— *Ah... C'est bien ! Faites-lui couler un bain...*

Réveillé par le cri que je poussai, il me sembla pourtant ne pas avoir quitté mon rêve. L'homme aux lunettes insolites se tenait penché vers moi, sa tête très près de la mienne, il marmonnait tout en me secouant par l'épaule :

— Ça va jeune homme ?... Ça va mieux ? Vous avez fait un cauchemar. Ah... mais vous avez saigné du nez, et votre chemise... voyez comme elle est tachée...

— Oui, ça va aller monsieur. Merci beaucoup.

Le poids de cette présence certifié par une haleine fétide, m'avait poussé dans mes retranchements. Prétextant de cacher le saignement de nez, je masquai mon visage dans les mains et lui signalai sur un ton crispé mais encore conciliant :

— C'est bien monsieur. Maintenant, je vais aller me débarbouiller et me changer. Merci.

— Oh ! mais d'ici Paris, nous avons encore le temps, continua-t-il, c'est vous dire... nous y serons à 7 heures 10, dans près de cinq heures ! Là, nous venons juste de quitter Lyon.

À cette annonce, un flottement que se partageaient l'incompréhension et le déni, figea mon esprit, me fit écarquiller les yeux et prononcer d'une voix malade :

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Que nous venons de quitter la gare de Lyon-Perrache, il y a un petit quart d'heure... Je ne vous ai pas réveillé car je sais que votre destination est Paris ; je vous ai entendu parler avec le contrôleur, tantôt, devant la porte. C'est toujours du bon sommeil de pris, n'est-ce pas ? Nous autres avons prévu de...

Je me relevai brusquement en prononçant un *Pardon* prémédité qui accompagnait une bousculade qui l'était tout autant. Très vite, le manque de place constaté fit regagner la sienne à l'intrus et je restai enfin seul avec ma douleur. L'épouse, qui avait dû percevoir mon désarroi et évaluer la prestation de son mari, préféra simuler le sommeil.

M'étant rassis lourdement sous le poids de mon sac que je venais de libérer du porte-bagages, je restais là, immobile, dans l'attente d'une décision qu'il me fallait prendre. Le besoin de chasser de mes pensées cette rencontre et la fatigue aidant, je m'assoupis et somnolai, sans rêver, jusqu'à l'aube.

Relevant le petit rideau à glissière, je posai mon front sur la cloison vitrée donnant sur le couloir, pour observer ce qui s'y passait. La buée grasse couvrant la vitre de ce train-dortoir, l'odeur âcre produite par une populace que je voulais fuir et à laquelle j'appartenais, me donna la nausée. Il me fallait agir. Surtout qu'hormis la petite Laetitia, encore endormie, la population du compartiment participait aux préparatifs de cette mise en marche finale, s'exprimant pleinement avec la gravité requise dans toutes les tâches et les tares d'un quotidien enfin retrouvé. Les marques étaient prises.

Après une brève considération du lieu et de la situation, je me levai, m'étirai discrètement, passai ma veste, pris mon sac et sortis sans rien dire. J'aurais bien eu l'enfance à saluer, mais sa représentante dormait ; libérée de ses lunettes et souriante, voyant dans son rêve d'enfant le poupon aux yeux mobiles, promis par sa marraine et déjà baptisé Léo.

Dans le couloir, quelques passagers à peine sortis du sommeil, la voix éraillée, les gestes encore ankylosés, se risquaient hors du périmètre immédiat de leur compartiment, l'air hébété. Par salve, seul ou à deux, suivant un signal codé qui leur était propre, ils s'échappaient aux toilettes, pour en revenir, le plus souvent, l'air dégagé. D'autres s'échangeaient encore des sourires, signes familiers d'une nuit passée *presque ensemble*, avant le grand anonymat qu'exigerait bientôt la cité. D'ailleurs, l'approche de la capitale suscitait déjà les habitudes à reprendre. Mais il n'était que six heures un quart et près d'une heure nous séparait de Paris. Je décidai, malgré l'épreuve de la nuit, de passer ce temps au wagon-bar, devant un café, un croissant, une cigarette et une bouteille d'eau minérale.



De retour du wagon-bar, je voulus vérifier les indications données sur mon billet de réservation avant de pénétrer dans le compartiment. Je fis coulisser la porte et entrai. Comme ma place était en grande partie occupée par une enfant qui dormait, sa mère se manifesta :

— Laetitia... Laetitia ma chérie... Réveille-toi ! Il faut laisser la place au monsieur. Allez, retire tes jambes...

J'intervins avant que la fillette ne fût réveillée, en relevant à peine la main, amorçant un léger hochement de la tête et de faire part de mon intention.

— N'en faites rien madame ! Regardez, juste à côté la place est libre... Je vais m'asseoir ici. Ce sera très bien comme ça.

Et je m'installai sur le siège vacant. Tout de suite, l'époux de la mère de famille, s'exprima :

— Oui, elle est libre maintenant. Le jeune qui était là est parti sans même nous saluer. Un garçon assez désagréable du reste...

Me voyant dénicher de dessous l'accoudoir un volume des *Essais* de Montaigne, l'homme aux grosses lunettes poursuivit :

— Oui, il a oublié son livre. D'ailleurs, il ne l'a même pas ouvert. Pensez que je n'ai pas essayé de le rattraper pour le lui remettre... Aimable comme il s'est montré !

— C'est vrai ! accusèrent ensemble les deux montagnardes en opinant du bonnet et, dans une moindre mesure, la Carmélite alors en pénitence pour ne pas avoir su réfréner son vice.

J'interrompis ces braves gens, simplement en sortant dans le couloir, sans mot ni regard. À cinquante-te-sept ans, je tends à ne plus m'embarrasser de ce genre de situations, à ne point perdre un temps de plus en plus précieux, avec les emmerdeurs de toutes conditions et de tous âges.

Assistant, sans le voir, au défilement d'un paysage partagé entre une campagne à vendre et des villes en mal-devenir, je pensais à la toile sur laquelle je travaillais et qui me donnait beaucoup de mal, comme si elle s'opposait à être achevée (ce qui peut se comprendre). C'était la dernière d'une série de onze toiles, en vue d'une exposition projetée un mois plus tard, dans une galerie de la rue de Seine.

Voulant prendre une boîte de cachous dans ma poche, je m'aperçus que je tenais entre mes bras croisés, le livre oublié par le jeune homme. Surpris de ne pas avoir pensé plus tôt à regarder si une mention avait été inscrite, je consultai les pages avoisinant celles de couverture. Mais Rien. Puis le livre s'ouvrit en son milieu d'une façon nette et fatale, délivrant une petite enveloppe bleue. Je restai médusé d'y voir inscrit à l'encre noire, d'une écriture ample et assurée, le prénom *Aurélien*, le mien. Mon hésitation sur la question de décacheter ou non cette enveloppe ne fut pas

longue : j'entrai en intimité étrangère, avec pour unique visa, un prénom commun avec le destinataire légal de ces mots :

*« Aurélien, je te dis Tu...*

*Je ne suis pas venue au rendez-vous, parce que je ne l'ai pas pu.*

*Je sentais que j'allais avoir une crise (...) et elle est venue. Je voyage dans un compartiment médicalisé, avec une autre patiente. Je suis malade, Aurélien. Malade et condamnée.*

*J'aurais tant aimé te connaître plus longtemps mon doux prince.*

*Ne sois pas triste mon brave chevalier. Que la vie te soit douce.*

*Ta princesse d'un soir...*

*Aurélié. »*

Et au dos...

*« J'ai cueilli ce brin de bruyère*

*L'automne est morte souviens-t'en*

*Nous ne nous verrons plus sur terre*

*Odeur du temps Brin de bruyère*

*Et souviens-toi que je t'attends »*

La lecture de ce message suivi du poème *L'Adieu* d'Apollinaire, me bouleversa et me laissa un long moment abasourdi, appuyé contre la paroi, inerte. Si c'en était un, ce hasard était stupéfiant. Ce texte, qui ne m'a jamais quitté depuis l'âge de seize ans, était là, entre mes doigts, recopié après un autre texte d'adieu, un autre texte admirable, qu'une jeune femme, qui l'était tout autant, avait écrit. Faible sur mes jambes et saisi par une sueur froide, je rentraï et m'assis. Ayant relu plusieurs fois le mot qui ne m'était pas destiné, mais dont j'étais le détenteur provisoire, j'essayai d'imaginer le visage, bien sûr, et la personne d'Aurélié.

La petite Laetitia se réveillait. Elle montrait un air bougon en se frottant les yeux. Elle était belle comme un enfant qui ne savait pas le monde. Il ne faudrait pas qu'elle leur appartienne ! pensai-je, lorsque :

— Voilà monsieur, dit sa mère, votre place est enfin libérée ! Merci. Merci beaucoup pour votre patience !

Ces mots creux comme l'ennui me ramenèrent dans la vie civile. J'évoquai néanmoins l'enfant, pour mieux négliger le reste :

— Je vais garder ce siège, comme ça Laetitia pourra installer sa poupée ici, désignant la place qui nous séparait et qui se trouvait être toujours la mienne.

J’entrevis alors le moyen de mener ce court dialogue à un exercice plus abouti, dont l’issue me permettrait de donner un corps au jeune Aurélien. Et je poursuivis en m’adressant au mari, pour ne pas gêner outre mesure sa femme :

— Au fait, à quoi ressemble t-il ce garçon ? Quel âge ? Quel physique ?... Ses cheveux bruns, blonds, courts... longs ? Comment est-il vêtu ?... Porte t-il des lunettes ? Et son bagage, est-ce un...

— Non, coupa le mari, il ne porte pas de lunettes. Il a une vingtaine d’années, ses cheveux sont bruns, assez longs, il est de taille moyenne et...

— Il est plutôt grand... reprit sa femme.

— Mais non Toinette ! répliqua t-il, c’est parce qu’il est maigre qu’il fait plus grand.

— Pas maigre ! Henri... mince... élancé !

— Il est maigre ! Presque chétif ! brailla l’une des deux montagnardes aux grosses cuisses.

— Oui, maigre, reprit l’homme, sinon... il porte un *blue jeans* et une veste grise, il a un sac de toile noire...

— Et avec ça, il fume comme un pompier ! grogna l’autre montagnarde.

— Et de figure, continuai-je, à quoi ressemble t-il ?

— Bof, reprit l’époux, banal, avec un...

— Henri !... risqua sa femme, il est plutôt beau garçon.

— Mais tu n’y es pas Toinette ! Beau garçon ?! T’as vu son nez ?...

Les avis particuliers devenant de plus en plus exaltés, je remerciai les intervenants, qui s’en voulaient quelque peu de s’être dévoilés de la sorte lors de cet échange, dont j’étais l’instigateur.

— Nous arrivons ! annonça la religieuse, qui n’avait donné son avis sur rien.

Une fois sur le quai, je pris la résolution de me rendre au bureau des objets trouvés de la gare, d’y déposer le livre contenant son enveloppe — comme une bouteille jetée à la mer — et rompre, au moins de la sorte, ce qui me liait à cette histoire. Sauf, me dis-je, si Aurélien se présentait là, devant moi.

Je saluai la petite famille qui m’avait précédé dans la descente de voiture, lorsque l’enfant m’interpella le doigt tendu, montrant devant nous quelque chose ou quelqu’un :

— Dis, tu sais monsieur, le livre sans images c’est à lui là-bas ! Mais il est pas gentil ! C’est papa qui l’a dit.

La description qui m'en avait été donnée, me permit de le reconnaître aussitôt. Il faisait la queue au kiosque et le fait que nous stationnions était propice.

La mère... :

— On ne dit pas « *Lui là-bas !* », mais : « *Le monsieur qui est là-bas...* »

Ne pouvant approuver, même par facilité, cette réflexion parentale majeure, je m'adressai à la fillette d'une voix que je voulus douce :

— Merci mademoiselle. Mais tu sais, si comme le dit ton papa, le jeune homme que tu vois là-bas n'est pas gentil, c'est peut-être parce qu'il a des soucis et qu'il est malheureux.

— C'est quoi des soucis ?

— Demande-le à ta maman, elle t'expliquera ça beaucoup mieux que moi.

Voyant Aurélien reprendre sa route, je saluai, principalement l'enfant et sa poupée, et accélérâi maintenant le pas afin de combler la vingtaine de mètres qui nous séparaient — lui et moi.

Durant cette remontée, je paniquai à l'idée de savoir si je lui remettrais également le billet d'Aurélié. « Non, pensai-je, son contenu est trop terrible. Et pourtant, il lui appartient ! » Suivre une personne, en messager d'une mort annoncée, m'était insupportable. Au fur et à mesure que je m'approchais, les questions essentielles me venaient... mais trop tard !

« À la place de ce garçon, à vingt ans, comment aurais-je réagi à une telle tragédie?... L'évocation du wagon médicalisé attestait d'une rencontre dans le train, dans ce train ! Donc, il ne la connaissait que depuis quelques heures... mais ce fait n'avait aucune importance. Qu'aurais-je choisi — vraiment — connaissant le contenu de l'enveloppe ? »

Il était là ! à un pas. J'allais l'aborder, lui parler, toucher son bras, quand l'évidence que j'avais été ce jeune homme me parut. Oui, c'était bien moi ! Je me reconnus dans ce pas alerte, dégagé, ce corps svelte, vertébré, le port de cette tête aux cheveux denses et sombres, ce souffle, cette odeur, la qualité de cette peau portant les premiers stigmates d'une jeunesse qui, déjà, se dérobe, mais qui nous fait rire, chanter, aimer, pleurer, partir, connaître, croire en soi, en l'autre, se battre, et qui nous tient debout ! Je n'étais plus de taille et n'avais à intercéder en rien dans la vie de ce garçon. Je bifurquai brusquement, m'effaçant derrière lui. Il ne me connaîtrait pas encore.

Le livre avec son enveloppe déposé aux objets trouvés, j'avais moins que jamais le sentiment de m'être acquitté honnêtement de cette tâche que je m'étais imposée. Je ne sortirai pas indemne de cette histoire dénichée sous l'accoudoir d'un siège qui n'était pas le mien.

Le jour se levait sur Paris. Le boulevard Diderot se mettait en branle et je décidai de marcher. J'avais du poids à perdre. J'irai prendre un café chez Juju, pensai-je, et y attendrai Benoît. Je

passerai ensuite à la galerie pour discuter de l'accrochage des toiles ; travail de trois ans dédié à ce que j'appelais *mes Chrysalides*, mais dont la dernière, la onzième, tardait à s'ouvrir.

*Le passager d'à-côté*

Aurel Malacki, Février 2012

## Notes

Note 1, *page 4* :

Maurice M., mon père, qui a été garçon de café, à Nice. Né le 1<sup>er</sup> mai 1923, aujourd'hui âgé de 88 ans.

Note 2, *page 4* :

Premier mot du § : *Benoît* ; dernier mot du § : *anodin*.

Cf. l'anagramme : *Benoît l'Anodin*, donnée par Yvan Audouard, journaliste et écrivain, pour *Antoine Blondin*, écrivain et journaliste sportif, à connaître d'urgence.

Yvan Audouard, 1914-2004

Antoine Blondin, 1922-1991